



UN PERSONNAGE SOUS L'OMBRE DE LA COLONISATION:YOUNES OU JONAS?

Fatma AKBULUT*

Résumé

L'orientalisme est une curiosité passionnée des européens qui est apparu au 19^{ème} siècle et cette tendance se base à l'époque sur une suite des œuvres et peintures des artistes qui ont fait des voyages en Orient. Mais ici la question la plus pertinente est : « Est-ce que les orientalistes ont écrit ou peint ce qu'ils avaient vu ou qu'ils ont écrit ou peint ce que les européens voulaient voir ou lire à propos de l'Orient ? » C'est une question très importante qui forme le fond de la récréation identitaire de l'Orient en Europe. *Ce que le jour doit à la nuit* est un roman de Yasmina Khadra qui convie le lecteur à penser sur la notion d'identité. Ce roman relate l'histoire d'un jeune homme, Younes, confié par son père, à son oncle qui est un notable pharmacien bien intégré à la communauté pied-noir de la région d'Oran. Younes ou Jonas, aisément intégré à la société des pieds noirs n'est pas un jeune homme ignorant à ce qui l'entoure. Les dilemmes dont souffre le beau Jonas grandissent à mesure que les années passent. Dans cette étude, nous allons essayer de traiter le trajet personnel de Younes du point de vue de la problématique identitaire.

Mots-clés : *Colonisation, Impérialisme, Culture, Métissage, Identité.*

SÖMÜRGEÇİLİĞİN GÖLGESİNDE BİR KİŞİ : YUNUS YA DA YONAS ?

Özet

19.yy'da ortaya çıkan Şarkiyatçılık, Avrupalıların tutkuyla ilgilendikleri bir konudur ve bu eğilim kaynağını o dönemde doğuya seyahat eden sanatçıların eser ve tablolarından alır. Ancak burada sorulabilecek en yerinde soru şu olacaktır : "Şarkiyatçılar gördüklerini mi yoksa Avrupalıların doğu hakkında görmek ya da okumak istediklerini mi yazdı veya resmetti?" Bu, Avrupa'da doğu kimliğinin yeniden yaratılma sürecinin temelini oluşturan çok önemli bir sorudur. *Günün Geceye Borcu* okuru kimlik kavramı üzerine düşünmeye davet eden bir romandır. Bu roman, babası tarafından Oran bölgesinin kara-ayak topluluğuna uyum sağlamış hatırı sayılır bir eczacı olan amcasına verilen genç bir adamın, Yunus'un, hikayesini anlatır. Kara-ayak toplumuna kolayca uyum sağlayan Yunus ya da Yonas etrafına karşı kayıtsız değildir. Yonas'ın ikilemleri yıllar geçtikçe artar. Bu çalışmada, Yunus'un kişisel yolculuğunu kimlik sorunsalı bakış açısı ile ele almaya çalışacağız.

Anahtar Sözcükler: *Sömürge, Emperyalizm, Kültür, Melezlik, Kimlik*

*Arş. Gör., Pamukkale Üniversitesi, Fen-Edebiyat Fakültesi, Fransız Dili ve Edebiyatı Bölümü, DENİZLİ.
e-posta:fatmaakbulut@pau.edu.tr

1. INTRODUCTION

Qu'est-ce que la francophonie ? Qu'est-ce que la littérature francophone, coloniale ou postcoloniale ? Pourquoi les auteurs d'origine arabe écrivent, s'expriment en français ? D'où prend-t-elle, la littérature francophone sa source ? Pourquoi nous, en tant que lecteur, lisons ces œuvres surtout celles de la littérature postcoloniale ?

Toutes ces questions peuvent être multipliées, mais il nous manque les réponses. Même aujourd'hui, les théoriciens ne peuvent que répondre partiellement à ces questions.

A la fin du Moyen Âge, il y a eu une vraie révolution technique. Il nous sera assez de penser à la découverte de l'imprimerie et de la boussole. Rien ne serait pareil. Une nouvelle couche sociale ce qui était la bourgeoisie moderne avait été née. Ces découvertes sont suivies par d'autres ; telles que le bateau à voile, les carènes des navires, l'heure à verrouillage, le rouet rotatif, l'extraction industrielles des mines etc. Avec toutes ces nouveautés sonnaient les cloches de mort pour les ateliers d'artisanat. L'Europe qui avait passé à la production en fabrique et qui s'est parée d'une nouvelle technique a commencé à rechercher pour l'obtention des nouveaux marchés. Il leur restait découvrir, connaître et obtenir le monde.¹

Ainsi commence la colonisation européenne qui est de faire subjugué les pays dont l'économie se base sur l'agriculture et l'artisanat par les nations qui ont une technique de pointe. De ce point de vue, l'Europe commence à son élargissement colonial en disant qu'elle rendrait la civilisation à ces terres. Mais comme nous savons ce n'est très bien qu'un grand mensonge, une hypocrisie, une imposture comme à travers l'histoire, la colonisation n'est jamais une approche humaniste, mais raciste. L'Europe, donc, exerce sa colonisation dans un but entièrement lucratif qui lui offre nouvelles terres, nouvelles sources et nouveaux marchés ainsi que des indigènes qu'elle se servira comme esclaves.

Ainsi l'Europe commence à coloniser d'abord l'Amérique et puis l'Afrique, surtout l'Afrique du nord, les pays du Maghreb. En suivant seulement l'exemple d'Amérique, il nous est possible voir la civilisation qu'y apportent les européens. Après l'Amérique, les pays européens attaquent aux terres d'Afrique pour en obtenir des intérêts. Mais les pays colonisateurs qui se déclarent en tant que le défenseur de droits de l'homme et qui plaident pour la cause de la liberté de toute sorte deviennent en Afrique en un monstre qui font tout afin de garantir certains intérêts. Au lieu d'emmener la civilisation, ils y ont détruit la langue, la religion, les traditions, bref, tout ce qui forme la culture d'une nation. Ils y ont établi des écoles ce qui n'est pas pour leur offrir une meilleure éducation, mais pour maintenir l'oppression colonialiste. Il est certain que le moyen le plus efficace de la colonisation est de mettre fin à la langue des indigènes pour couper tous les liens des colonisés avec leur passé, leur culture. Donc les français ont mené une politique de langue qui a réussi sur une grande échelle dans les pays colonisés.

Il est inévitable et évident que les nations colonisées tentent à se libérer du joug de la servitude des pays colonisateurs. Les guerres d'indépendances des pays africains pour obtenir la liberté est une marque bouleversante de l'histoire du 20^{ème} siècle. Les colonisés les ont réalisées comme guerre d'indépendance avec les armes mais également ils ont mené une lutte par leurs plumes. Toute à l'heure, nous avons montré l'importance de la langue originelle pendant le processus de la colonisation, et vice versa, la langue est très importante pour également pendant la lutte de décolonisation.

La littérature francophone ou les littératures francophones créées par les indigènes sont des termes ambigus même aujourd'hui. Mais au sens général du terme « la littérature francophone » est formée par les œuvres littéraires des auteurs de l'Hexagone, à savoir la France, mais « les littératures francophones » au pluriel sont formées par les œuvres données au dehors de l'Hexagone.

2. ETUDES POSTCOLONIALES : QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE POSTCOLONIALE ?

Alors que les littératures francophones est un terme général, les études coloniales et postcoloniales sont des termes beaucoup plus spécifiques que ce précédent. L'étude coloniale se forme des œuvres données en langue du colonisateur ou par des auteurs isolés de la culture indigène. Ce sont plutôt des récits de voyage ou souvenir. Jean Marc Moura, professeur et théoricien de la littérature comparée et de la littérature francophone, dans son *L'Europe Littéraire et l'Ailleurs* décèle qu'il y a trois types d'acceptions pour la littérature coloniale :

L'acception thématique : « l'ensemble considérable de fictions qui peignent l'activité coloniale européenne pendant les années du Nouvel Impérialisme environ de 1870 à 1914 et la littérature exotique reflétant un dilemme »

1 A ce sujet voir Sömürgeçilik Tarihi de Raimondo Luraghi.

L'acception idéologique : « la littérature coloniale, conçue comme une glorification de la colonisation est assimilée au colonialisme. »

L'acception sociologique : « la littérature coloniale serait tout simplement celle des groupes sociaux de la colonie, celle du colonat. » (Moura, 1998 : 109-110)

Mais Moura, lui-même trouve les bases de la littérature coloniale à l'exotisme. Il l'explique ainsi : « *La relation exotisme-littérature coloniale va être entendue comme un antagonisme pris dans un rapport chronologique. Mais l'exotisme prépare en quelque sorte les lettres coloniales quoiqu'il soit incapable d'atteindre à leur acuité, à leur réalisme...* » (Moura, 112)

Les études postcoloniales symbolisent une marque historique, c'est la fin du colonialisme dans les pays africains, à partir de l'année 1962. Les études postcoloniales sont plutôt un nouveau domaine d'approche à travers lequel les colonies, qui ont proclamé leurs indépendances surtout à partir de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, sont capables de s'exprimer à haute voix du point de vue politique et culturelle.

Il s'agit d'un « passage d'une vision littéraire coloniale du monde, à une littérature postcoloniale, c'est-à-dire à une littérature qui ne vient pas seulement « après » l'empire mais qui examine d'une manière critique la relation coloniale et en appelle à une révolution symbolique, à la restructuration des significations impériales dominantes. » (Moura, 156)

Lorsqu'on pense aux effets importants de la colonisation sur la politique, la culture ou sur la société, on remarque que les études postcoloniales se concentrent sur les relations entre nation-état, sur la race, la classe sociale, l'économie et sur le sexe, le genre. Jean-Paul Sartre, dans l'introduction qu'il écrit à *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Léopold Sédar Senghor disait :

« Qu'est-ce donc que vous espérez, quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux ? » (Sartre, 1948 : 8)

A cet égard, le colonialisme qui continue pour quatre cents années est une politique d'expansionnisme et également une manière de colonisation culturelle. Ces études sont des approches idéologiques qui visent détruire l'abîme entre des concepts qui semblent d'être contradictoire mais qui se complètent en même temps comme centre et périphérie, gouverneur et gouverné, noir et blanc, pauvre et riche, etc.

La source essentielle de la littérature postcoloniale est « le sentiment d'appartenance multiple, de métissage dû à un monde plus cosmopolite que jamais. » (Moura, 1998 : 174) Les écrivains à biculture, ayant culture autochtone et culture acquise pendant la colonisation, préfèrent « des thématiques et des formes comparables d'une culture à l'autre, des stratégies littéraires fort proches qui autorisent à penser la cohérence de ces littératures. » (Moura, 174) D'après Moura l'essence de la littérature postcoloniale se compose de quatre groupes de littératures euromériques, ce sont : les littératures du Commonwealth, les littératures lusophones, les littératures francophones et les littératures hispanophones. Toutes ces littératures dites postcoloniales ont plusieurs points communs.

« La lutte contre la colonisation et ses conséquences sur les conditions de vie et la vision du monde des auteurs ont mené à des thèmes et à des formes comparables, elles ont précipité des évolutions générales similaires et ont ainsi contribué à la naissance d'un courant littéraire majeure de cette fin de siècle. » (Moura, 173)

2.1. Le discours postcolonial

Le colonialisme qui signifie l'envahissement et gestion des autres terres est lié tout directement à la naissance et au développement du capitalisme européen. Le postcolonialisme n'est pas une période qui suit le colonialisme, au contraire c'est une vision du monde, une lutte envers la colonisation. Puisque le postcolonialisme est une vision du monde, la langue qu'on utilise afin de révéler cette vision est non seulement un moyen de communication, mais aussi un instrument employé pour la former. L'élément central de ce processus est « le discours » qui unifie l'idéologie et la langue.

L'élément le plus important de l'évolution de la littérature postcoloniale après la colonisation est la langue qui transforme la langue colonisatrice sous l'influence des particularités des langues indigènes. A travers plusieurs procédés, tels que l'interpolation, l'altération, ou l'oralité, les auteurs indigènes changent la langue dominante, le français standard en ce contexte, en l'intervenant, et puis la transforment et l'utilisent comme un contre stratagème de résistance.

Un autre procédé de la transformation postcoloniale est de réécrire l'histoire. Les études postcoloniales se focalisent sur une réécriture afin de changer le discours européocentrique, de briser la structure de la littérature canonique occidentale et de contribuer à la formation d'une identité indigène. Le fait que le discours postcolonial soit une révolte et une recherche de l'identité contre la structure canonique de la littérature colonialiste forme une autre partie importante de cette littérature europhone.

La littérature postcoloniale est une approche critique et interrogatoire envers le discours colonial et l'idéologie colonialiste. Les écrivains pour pouvoir montrer les différences culturelles tentent d'altérer, de changer la langue standard. Dans ce processus de création d'une nouvelle forme de langue, ils préfèrent l'insertion des mots qui ne peuvent pas être traduits, le refus de la syntaxe, l'oralité totale pour montrer que la langue est un champ de lutte et pour également lancer la culture indigène.

2.2.L'Orientalisme et la problématique de « l'Autre » :

L'orientalisme est une curiosité passionnée des européens qui est apparu au 19^{ème} siècle et cette tendance se base à l'époque sur une suite des œuvres et peintures des artistes qui ont fait des voyages en Orient. Mais ici la question la plus pertinente est « Est-ce que les orientalistes ont écrit ou peint ce qu'ils avaient vu ou qu'ils ont écrit ou peint ce que les européens voulaient voir ou lire à propos de l'Orient ? » C'est une question très importante qui forme le fond de la récréation de l'Orient. Edward Saïd dans son œuvre monumentale, *Orientalisme*, discute longuement sur cette question et met l'accent sur un point remarquable. Il dit que dès le 18^{ème} siècle, pendant de longues années, l'Occident par ses écrivains, voyageurs, peintres et missionnaires ont récréé l'Orient, sa géographie, sa civilisation, ses hommes ainsi de suite. Et ce fut un si grand effet que ce processus de récréation s'est reproduit et s'est fixé. Ainsi, durant de longues années, il nous manquait d'information et de prévoyance pour expliquer l'Orient réel. Saïd décèle plusieurs stéréotypes créés par l'Occident dans son ouvrage, les européens décrivent les orientaux en tant que dépourvus de la perception du temps, immobiles, intéressants, irrationnels, inhabituels, sauvages, paresseux, incompréhensibles, féminins et exotiques. Le fait que l'Occident décrit l'Orient ainsi n'est qu'une formation d'une fausse réalité. A cet égard, l'Orientalisme est une « spéculation et une suite d'images » que l'Occident construit.

Ainsi l'idéologie européocentrique redéfinit les frontières du tiers monde et grâce à la langue dominante et à la littérature, elle maintient l'impérialisme et le colonialisme. Les indigènes qui vivent dans un tel pays entrent en interaction avec les colonisateurs. Dans la zone où l'indigène n'est plus lui-même, ni occidentalisé, il tente de construire un sentiment d'appartenance et une identité. De cet aspect binôme est née une culture hybride. Donc la plupart du temps cette tendance de recherche de l'identité se présente comme une antinomie, une problématique péremptoire. L'Orient n'est que l'Autre à l'égard de l'Occident, ce précédent redéfinit l'Orient, à savoir les indigènes comme une classe inférieure, nègres ou secondaires. Ces références contradictoires à celles de l'Europe empêchent la formation d'une certaine identité autochtone, mais imposent une identité métisse.

Nous avons déjà dit que les sujets que traitent les auteurs de la littérature postcoloniale ont plusieurs points communs. L'identité est une des notions la plus fréquemment discutée. Cette similitude se confirme par les paroles de Jean Marc Moura de manière suivante : « Le problème des représentations culturelles (de soi, de l'autre) est pour elles (les littératures francophones) une donnée majeure et constante. Elles insistent sur la notion d'identité (*culturelle ou nationale*), à la fois aliénée et recherchée. » (Moura, 1998 : 175)

3.CE QUE LE JOUR DOIT A LA NUIT DE YASMINA KHADRA

Ce que le jour doit à la nuit est un roman de Yasmina Khadra qui convie le lecteur à penser sur cette notion d'identité. Mohammed Moulessehoul alias Yasmina Khadra est un ex-officier dans l'armée algérienne. Après avoir terminé ses études dans l'école militaire, il a servi comme un officier dans l'armée pendant 25 ans. Lors de la guerre civile algérienne, dans les années 1980, grâce à ses responsabilités qu'il a exercées avec succès, il a obtenu le grade de commandant. Entre les années 1984 et 1989 il a publié six romans sous son nom vrai et il a obtenu

plusieurs prix littéraires. Par la suite pour pouvoir éviter la censure militaire, il a utilisé plusieurs pseudonymes, mais à la fin, il a choisi Yasmina Khadra. L'histoire de ce pseudonyme est également intéressante. Yasmina et Khadra sont deux prénoms de sa femme, qui en porte trois. Mais le premier prénom est en effet Yamina, mais quand l'éditeur arrive pour signer les papiers, il écrit Yasmina croyant que l'épouse de l'écrivain a omis le « s ». Ainsi, il obtient le nom Yasmina Khadra. Lorsque le romancier exprime pendant un reportage sa gratitude pour sa femme, il dit :

« Mon épouse m'a soutenu et m'a permis de surmonter toutes les épreuves qui ont jalonné ma vie. En portant ses prénoms comme des lauriers, c'est ma façon de lui rester redevable. Sans elle, j'aurais abandonné. C'est elle qui m'a donné le courage de transgresser les interdits. Lorsque je lui ai parlé de la censure militaire, elle s'est portée volontaire pour signer à ma place mes contrats d'édition et m'a dit cette phrase qui restera biblique pour moi : "Tu m'as donné ton nom pour la vie. Je te donne le mien pour la postérité. »²

La trilogie *Les Hirondelles de Kaboul*, *L'Attentat* et *Les Sirènes de Bagdad*, qui s'intéresse au conflit entre Orient et Occident, rend l'auteur très célèbre au milieu littéraire.

Ce que le jour doit à la nuit est un des romans de Yasmina Khadra écrit en 2008. Le roman est choisi le meilleur livre de l'année 2008 pour le magazine *LIRE* et a obtenu le prix France Télévisions 2008, le roman est également adapté au cinéma par Alexandre Arcady en 2012.

Dans le roman, l'action commence aux années 1930. Younes a neuf ans et il a une sœur sourde et muette. Son père Issa, qui travaille sans cesse pour pouvoir payer ses dettes au Caïd, à savoir le gouverneur local, trouve ses champs de blé en flammes au bout d'une nuit. Ainsi, ruiné, Issa perd toutes ses terres ancestrales. Accablés, ils sont obligés à déménager à la grande ville, à Oran. Là, ils s'installent dans un quartier moyenâgeux où ne vivent que les indigènes pauvres et misérables. Après avoir lutté contre la vie, Issa qui comprend qu'il n'est plus capable de donner une meilleure vie à son fils, Younes, le confie à son frère, Mahi. Sa sacrifice est immense, avec son fils il perd également son respect à lui-même. Mahi, l'oncle de Younes, qui est marié à une française, Germaine, est un notable pharmacien bien intégré à la communauté pied-noir de la région d'Oran. Younes, un beau garçon au physique occidental est rebaptisé Jonas. Donc, avec son oncle et sa tente, il grandit paisiblement dans le milieu colonisateur jusqu'à un jour où son oncle est arrêté par l'accusation de trahison à la gestion française et de réunions secrètes pour la lutte de l'indépendance algérienne. Par la suite, la famille déménage à Rio Salado, une région provinciale d'Oran où Younes fait beaucoup d'amis pieds noirs, un juif, un corse et un français, mais eux, il se considèrent seulement algériens comme ils y vivent depuis des générations. On les appelle « les doigts de la fourche » puisque c'est une amitié indissoluble.

Après vient une jeune fille, très jolie, la belle Emilie. Ces quatre jeunes hommes tombent amoureux en même temps d'elle. Mais Emilie la belle, aime Jonas de tout son cœur. Et leur amitié se disloque à cause d'Emilie dont l'arrivée se coïncide avec le commencement de la guerre d'Indépendance de l'Algérie. Puis l'histoire se concentre sur les deux axes ; l'histoire d'amour entre Younes et Emilie et les luttes de l'indépendance algérienne. Younes ou Jonas, aisément intégré à la société des pieds noirs n'est pas un jeune homme ignorant. Il voit toutes les inégalités qui maintiennent entre les européens et les indigènes. Les dilemmes dont souffre le beau Jonas grandissent à mesure que les années passent.

Le dilemme de petit Younes commence dès qu'il arrive à Oran après l'incendie des champs de blé de son père. Pour le beau garçon qui maintient une vie paisible dans le village avec sa famille, Oran est un rêve qu'il n'en croit pas ses yeux. La ville l'éblouit par sa beauté. Dès le moment où il arrive à Oran, il rencontre également pour la première fois la colonisation. Issa, son père visite son frère aîné, Mahi, dans son pharmacie qui se trouve dans le quartier européen. L'auteur décrit la réaction enfantine mais si pertinente de Younes de manière suivante :

« La ville !... Je ne soupçonnais pas que des agglomérations aussi tentaculaires puissent exister. C'était délirant. Un instant, je m'étais demandé si le malaise chopé dans l'autocar ne me jouait pas des tours. Derrière la place

² <https://lematin.ma/journal/2016/yasmina-khadra-presente-a-kenitra-la-derniere-nuit-du-rais-/247025.html> Cet extrait est tiré d'un site internet. Dernière consultation: Le 11 Octobre, 2017.

s'alignaient des maisons à perte de vue, joliment emboîtées les unes sur les autres, avec des balcons fleuris et des fenêtres hautes. Les chaussées étaient asphaltées, bordées de trottoirs. Je n'en revenais pas, ne savais même pas mettre un nom sur les choses qui me sautaient aux yeux comme des flashes. De très belles demeures s'élevaient de tous les côtés, en retrait derrière des grilles peintes en noir, imposantes et raffinées. » (Khadra, 2008 : 24)

Younes, fasciné par la grande ville, ne sait même pas comment nommer les choses qu'il voit, il fait une comparaison entre cette belle ville et son pauvre village, là commence sa quête d'identité, son questionnement sur soi-même et sur l'*Autre* qu'il rencontre pour la première fois. Il remarque qu'il y a une contradiction acérée entre son village et cette ville éblouissante.

Issa, l'orgueilleux, refuse la proposition d'aide de son frère malgré son impuissance. Et il s'installe à Jenane Jato, un quartier déplaisant des pauvres arabes. Et l'atmosphère change tout d'un coup.

« Jenane Jato : un foutoir de broussailles et de taudis grouillant de charrettes geignardes, de mendiants, de crieurs, d'âniers aux prises avec leurs bêtes, de porteurs d'eau, de charlatans, et de mioches déguenillés ; un maquis ocre et torride, saturé de poussière et d'empuantissement, greffé aux remparts de la ville telle une tumeur maligne. La mouise, en ces lieux indéfinissables, dépassait les bornes. » (Khadra, 14)

La différence, plutôt la contradiction entre les lieux se cristallise par l'imbrication spatiale. Ils sont encore à Oran, mais la désillusion que crée ce faubourg est immense aux yeux d'un enfant et forme les premières graines pour la perception d'une deuxième vie, celle qui appartient à l'*Autre*. Le petit Younes s'exprime ainsi :

« Le faubourg où nous atterrîmes rompit d'un coup les charmes qui m'avaient émerveillé quelques heures plus tôt. Nous étions toujours à Oran, sauf que nous étions dans l'envers du décor. Les belles demeures et les avenues fleuries cédèrent la place à un chaos infini hérissé de bicoques sordides, de tripots nauséabonds, de kheïmas de nomades ouvertes aux quatre vents et d'enclos à bestiaux. » (Khadra, 28)

Frantz Fanon qui est un anticolonialiste acharné et le fondateur de la pensée tiers mondiste et de la décolonisation fait la même séparation spatiale entre les régions des colonisateurs et celles des indigènes. Il nous est possible de trouver le même aspect binôme des villes chez lui. Dans son *Les Damnés de la Terre*, presque le manifeste de la décolonisation, il décrit l'abîme entre ces deux côtés ainsi :

« Le monde colonisé est un monde coupé en deux (...) La ville du colon est une ville repue, paresseuse, son ventre est plein de bonnes choses à l'état permanent. La ville du colon est une ville de blancs, d'étrangers (...) La ville du colonisé, ou du moins la ville indigène, le village nègre, la médina, la réserve est un lieu mal famé, peuplé d'hommes mal famés. On y naît n'importe où, n'importe comment. On y meurt n'importe où, de n'importe quoi. C'est un monde sans intervalles, les hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres. La ville du colonisé est une ville affamée, affamée de pain, de viande, de chaussures, de charbon, de lumière. La ville du colonisé est une ville accroupie, une ville à genoux, une ville vautrée. C'est une ville de nègres, une ville de bicots. » (Fanon, 2002 : 5)

Le père de Younes, idéalisé aux yeux du petit garçon, s'efforce constamment pour gagner de l'argent, il est un fort personnage, fou de lutter contre la vie. Mais un jour où il croit qu'il triomphe, on lui vole tout son argent et il retourne au début. Il cède à son destin à contre cœur et il confie Younes à son frère. Mahi et Germaine qui n'ont pas d'enfants accueillent Younes chaudement. Chaque fois que le récit se tourne vers la vie de l'oncle et Germaine, l'atmosphère change au positif. Le reflet de la colonisation maintient au niveau spatial ce qui renforce le dilemme de Younes.

« Mon oncle habitait dans la ville européenne, à l'extrémité d'une rue asphaltée, bordée de maisons en dur, coquettes et paisibles, avec des grilles en fer forgé et des volets en fenêtres (...) Il régnait dans le quartier, une quiétude inimaginable ; on n'entendait que le glapissement des bambins et le gazouillis des oiseaux. » (Khadra, 2008 : 71)

Une fois que Younes arrive à la maison de son oncle, Germaine, très émue, mais heureuse l'embrasse sur les deux joues. Elle l'emmène en tenant par la main vers la salle de bain pour le laver. Elle dit : « Jonas et moi allons prendre un bon bain. Je m'appelle Younes, lui rappelai-je. Elle me griffa d'un sourire attendri, glissa la paume de sa main sur ma joue et me souffla à l'oreille : Plus maintenant, mon chéri. » (73) Puis elle le pousse dans une petite pièce où se dresse une sorte de chaudron en fonte, elle ouvre le robinet et se met à déshabiller Younes. Le petit garçon perplexe ne sait pas quoi faire ou dire. Et c'est la première fois qu'on lui dit Jonas, il est stupéfait. Il a le sentiment qu'elle l'effeuille. C'est un adieu presque cérémonial puisqu'on le fait laisser en arrière sa famille, sa maison, ses vêtements même son prénom. C'est un commencement nouveau pour lui, on lui demande pas son choix, mais on lui impose une nouvelle maison, de nouveaux vêtements, une nouvelle école ; même un nouveau prénom à la manière européenne. Le nom constitue une grande partie de notre identité externe parce que par exemple nous commençons à nous introduire en disant notre nom. Pour Younes c'est une renaissance. Le fait que Germaine lave Younes nous évoque dans l'esprit le baptême. Les chrétiens croyant que les bébés sont nés pécheurs, on les lave pour purifier, ça aussi symbolise la renaissance. D'autre part, en partant du prénom du personnage principal, Younes, nous arrivons également à l'histoire du prophète Younes, qui doit rester longtemps dans le ventre d'un dauphin puisqu'il s'oppose à la volonté de Dieu qui le punit. Quand Dieu lui pardonne, le dauphin le laisse plutôt le vomit au monde extérieur. La séparation de Younes, le prophète, du corps de dauphin est aussi une renaissance, un nouveau commencement étant donné que le ventre du dauphin symbolise l'utérus maternel d'après le sens mythifié. Younes ou Jonas, lui aussi commence à une nouvelle vie avec son identité construite artificiellement dans un sens, par son oncle et sa tante.

Lorsque Germaine déshabille Jonas afin de le préparer pour le bain, Jonas dit : « J'avais le sentiment qu'elle m'effeuillait. » (Khadra, 74) La métaphore de feuille évoque tout de suite l'arbre et la dépendance à la terre. Dans une scène où règne l'atmosphère de grands changements, le romancier pose un sentiment de dépendance par une forte métaphore aux racines ou au passé qui est inévitable pour un métis ou un futur métis. D'ailleurs dès le premier jour, l'oncle Mahi le fait connaître les ancêtres de la famille par les photos et lui demande de ne les jamais oublier. Comme disait Amin Maalouf, dans *Les identités meurtrières*, un écrivain franco-libanais :

« L'apprentissage commence très tôt, dès la première enfance. Volontairement ou pas, les siens le modèlent, le façonnent, lui inculquent des croyances familiales, des rites, des attitudes, des conventions, la langue maternelle bien sûr, et puis des frayeurs, des aspirations, des préjugés, des rancœurs, ainsi que divers sentiments d'appartenance et de non-appartenance. » (Maalouf, 1998 : 33)

A ce point-là, le petit Younes dont même le prénom change ne vit plus avec sa famille, maintenant il n'a plus de passé, il n'est plus lui-même, ni Jonas, l'européen. Donc son dilemme qui maintient dans son monde intérieur dès qu'il arrive à Oran est rendu plus intense par l'intervention de sa nouvelle famille qui construit une nouvelle manière d'être pour lui. C'est une existence autant saccadée qu'imprécise, qui manque de totalité voire fragmentaire.

Sa famille lui manque beaucoup et il demande à son oncle pour les voir. Cette visite à Jenane Jato devient une nouvelle expérience pour lui pendant sa quête identitaire. Le faubourg est pareille, rien n'y est changé, Younes se dit avec tristesse : « Jenane Jato me parut plus atroce qu'avant. Ici, le temps tournait en rond. Sans suite dans les idées. Les mêmes visages bistra dardaient leur regard opaque sur les alentours, les mêmes ombres chinoises se confondaient avec la pénombre. » (Khadra, 2008 : 84.) A Jenane Jato où personne ne le plus connaît dans ses vêtements à la manière française, Younes reconnaît la misère. Il se demande pour la première fois la relation entre l'apparence, la tenue et le monde intérieur de l'homme. Le fait que cette question soit posée par quelqu'un qui n'est plus soi-même rend la situation beaucoup plus grave. Younes ne peut plus se définir ou se poser à un milieu. Mais il remarque que « la misère ne relevait pas de la fatalité, qu'elle s'inspirait exclusivement des mentalités. » (Khadra, 90) Cet abîme entre les deux faces de la ville n'est qu'une frontière provenant de la mentalité, de la manière de perception. C'est le colonisateur qui impose toute cette misère aux indigènes et qui

fait également les croire qu'ils sont inférieurs et méritent cette pauvreté. Ce stratagème est si réussi que même les indigènes cèdent à ce destin. Comme disait Fanon : « La première chose que l'indigène apprend, c'est à rester à sa place, à ne pas dépasser les limites. » (Fanon, 2002 : 14) D'ailleurs Younes entend parler pour la première fois d'un pays, de l'Algérie, mais ce n'est pas l'Algérie qu'on enseigne aux écoles, ni riche, ni prospère mais un pays :

« spolié, assujetti, muselé, et qui ruminait ses colères comme un aliment avarié, l'Algérie des Jenane Jato, des fractures ouvertes et des terres brûlées, des souffre-douleur et des porte-faix... un pays qu'il restait à redéfinir et où tous les paradoxes du monde semblaient avoir choisi de vivre en rentiers. » (Khadra, 2008 : 92)

Donc l'image de deux mondes différents se cristallise à l'esprit de Younes, d'une part les siens qui maintiennent une vie de chien, à savoir une vie dans la misère et de l'autre vivent les européens dans la prospérité, la richesse et abondance dont il ne comprend pas la raison pour l'instant.

Younes ou Jonas commence à l'école des européens. Un jour, dans la classe il se passe quelque chose de grave. Il se trouve seulement deux arabes dans la classe à part Younes, l'un des deux ne fait pas les devoirs. Donc l'instituteur lui demande pourquoi il ne les fait pas. Quand le petit Abdelkader ne lui répond point, il demande de nouveau la même question à la classe. Sans lever le doigt, Maurice lui dit dans la foulée que les arabes sont paresseux. Younes retourne chez lui en rage, il lui faut des explications sur le champ. Blessé en cœur, Younes demande à son oncle si les arabes sont paresseux ou non. L'oncle, surpris par l'agressivité du ton de Younes lui répond :

« Nous ne sommes pas paresseux. Nous prenons seulement le temps de vivre. Ce qui n'est pas le cas des Occidentaux. Pour eux, le temps, c'est de l'argent. Pour nous, le temps, ça n'a pas de prix. Un verre de thé suffit à notre bonheur, alors qu'aucun bonheur ne leur suffit. Toute la différence est là, mon garçon. » (Khadra, 94)

Par la réponse de l'oncle, Younes perçoit bien à la fin les siens et les *Autres*. Grâce à cette question posée par une haine enfantine, la déception d'un petit enfant nous s'étend sous les yeux. Pour Younes, le modèle d'arabe se réunit avec celui de son père qui travaille sans cesse. Donc, bien que ce soit une question enfantine, elle suffit pour le bouleversement de l'image de son père. Ce n'est pas une simple insulte pour lui, c'est une désillusion totale.

Après que l'oncle de Jonas est arrêté, la famille doit déménager à Rio Salado à cause des accusations de trahison. Rio Salado est une belle ville mais colonisée où vivent les français, les espagnols, à savoir les pieds noirs, et les arabes. Jonas y fait beaucoup d'amis, l'un de ses amis s'appelle Isabelle, elle est la nièce de la famille la plus riche de la ville. Elle est une catalane qui dit qu'elle a « du sang *bleu dans les veines*. » (Khadra, 126) Ils s'entendent bien jusqu'à un jour à l'école, Isabelle dit à Younes « menteur » en criant. Younes, perplexe, essaie de comprendre pourquoi Isabelle l'accuse d'avoir menti.

«- Ton nom est Younes, n'est-ce pas ? You-nes ?... Alors pourquoi tu te fais appeler Jonas ?

-Tout le monde m'appelle Jonas... Qu'est-ce ça change ?

-Tout (...) Ça change tout !... (...) Nous ne sommes pas du même monde, monsieur Younes. Et le bleu de tes yeux ne suffit pas. (...) Je suis une Ruccilio, as-tu oublié ?... Tu m'imagines mariée à un Arabe ?... Plutôt crever ! » (Khadra, 128-129)

Par la réaction d'Isabelle, les antipodes, les contradictions se présentent fortement. C'est un des passages les plus considérables où la problématique de l'*Autre*, d'altérisation et de l'identité se révèle. Le fait qu'ils controversent sur le prénom de Younes, plutôt la prononciation, montre l'importance des étiquettes pour les européens. Le prénom de Younes devient l'élément central au niveau du discours colonial qui s'incarne par les paroles d'Isabelle. Le discours colonial de la petite fille met à l'index Younes, à savoir l'*Autre*, en l'humiliant, en l'insultant. Bien qu'elle soit une fille de dix ou onze ans, elle est très orgueilleuse, très arrogante, elle se

considère capable de décider et de faire tout, de dire tout, comme faisaient les pouvoirs coloniaux à l'époque qui se voyaient, se posaient au centre. Le discours dominant occidental qui également croit que l'Orient n'est qu'une suite d'images clichés ne permet pas à l'Autre un espace à exister. Le discours de l'idéologie européocentrique se base donc sur les différences que crée l'Occident.

L'antinomie identitaire de Younes est également provoqué par un autre personnage secondaire du roman, Jelloul. Jelloul est le domestique d'André Rucillio, le fils de la famille espagnole, les Rucillio. André est un des amis de Younes. Mais André se comporte mal envers Jelloul, il le persécute, le torture parfois pour seulement s'amuser. Un jour sur la plage, il envoie le pauvre Jelloul pour plusieurs fois à la ville sous le soleil brûlant en oubliant que ce pauvre jeune homme est aussi de chair et de sang comme lui-même. Il répond à son cousin qui dit qu'il est cruel : « Tu n'as pas de valets, toi, et tu sais pas ce que c'est... Les Arabes, c'est comme les poulpes, il faut les battre pour les détendre. » (Khadra, 145) La réponse d'André reflète l'attitude générale de l'Occident. L'Europe qui se voit à l'origine de la civilisation préfère la violence pour détendre l'Arabe. En choisissant un tel procédé, c'est André qui devient barbare et sauvage. C'est ce qu'Aimé Césaire appelle « le choc en retour. » Il dit qu' :

« (...)ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé ; le colonisateur qui, pour se donner bonne conscience ; s'habitue à voir dans l'autre la bête, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même en bête. C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler. » (Césaire, 1955 : 101)

A la suite de tels événements Younes qui est un personnage doux et qui s'entend bien avec les arabes et les pieds noirs à la fois, voit le monde « aussi inhospitalier qu'une île sauvage. » (Khadra, 2008 : 146)

Sur l'autre axe de l'histoire avance la guerre d'indépendance de l'Algérie. Les colonisateurs qui sont mécontents et inquiets du mouvement de luttes algériennes menées en secret traitent d'une manière beaucoup plus rigide envers les arabes. La France trompe par sa promesse de liberté l'Algérie qui participe à la guerre aux rangs des français envers l'Allemagne nazie. Mais en 1945 le 8 mai, la France qui fête la victoire dans son pays, tue des milliers d'arabes en Algérie pour ne leur donner pas la liberté. Mais ce génocide rend la situation plus grave pour les français. Les pieds noirs ayant peur sont très inquiets et la tension augmente dans la société. Les deux parties tourmentent l'un de l'autre et une atmosphère atroce règne dans le pays.

André bat Jelloul gravement qui participe par la suite aux troupes de combat algériennes. Younes accompagne à Jelloul qui a le visage tuméfié, les lèvres éclatées et un œil poché jusqu'à sa baraque. Il décrit le lieu où vit Jelloul ainsi : « La misère du douar où habitait Jelloul est sa famille dépassait les bornes. Le Hameau comptait une dizaine de gourbis sordides, au creux d'une rivière morte cernée d'enclos où quelques chèvres squelettiques se morfondaient. » (Khadra, 187) Jelloul qui vit dans un tel lieu se sent insulté, subi une grave injustice, il est pour la lutte contre les français. Il montre le douar à Jonas et lui dit :

« C'est comme ça que vivent les nôtres, Jonas. Les nôtres qui sont aussi les tiens (...) Regarde bien ce trou perdu. C'est notre place dans ce pays, le pays de nos ancêtres. Regarde bien Jonas. Dieu Lui-même n'est jamais par ici. (...) C'est ça Younes. Tourne le dos à la vérité des tiens et cours rejoindre à tes ami.» (Khadra, 188-189)

Younes qui entend la voix de colonisé, de l'opprimé pour la première fois pense que Jelloul a raison. Younes a deux mondes parallèles dans son monde intérieur et il sent la nécessité de décider, il se sent partagé entre la fidélité à ses amis et la solidarité avec *les siens*. Il est conscient que s'il refuse de se décider, les événements finissent par choisir pour lui. La situation lui impose de faire un choix qui précise toute sa personnalité, sa vision et sa vie. Son dilemme se plie. Younes, bien qu'il ne soit pas un patriote acharné, il est conscient quand même tout ce qui se passe dans son pays, les inégalités, les tortures, les insultes ainsi que l'altérisation exagérée occidentale. Mais d'autre part, il a des amis pour toujours, ce sont des pieds noirs. Il refuse dans la profondeur de son âme toutes les tortures que subissent son peuple, mais refuse à la fois de quitter ses amis. Il est possible de voir le même refus dans *Les identités meurtrières* de Maalouf :

« Lorsqu'on me demande ce que je suis au fin fond de moi-même, cela suppose qu'il y a, au fin fond de chacun, une seule appartenance qui compte, sa vérité profonde en quelque sorte, son essence, déterminée une fois pour toutes à la naissance et qui ne changera plus ; comme si le reste, tout le reste sa trajectoire d'homme libre, ses convictions acquises, ses préférences, sa sensibilité propre, ses affinités, sa vie, en somme ne comptait pour rien. » (Maalouf, 1998 : 8)

A ce point-là, on lui impose de faire un choix, être plus Younes ou être plus Jonas. Mais l'identité n'est pas quelque chose partielle. C'est une entité. Ça n'existe pas l'essence de l'identité. En effet, ce jeune homme n'est ni Younes, ni Jonas. Il est les deux. La formation d'une identité ne se base pas sur le rejet de certaines parties et l'accumulation des autres. Donc l'attitude de Younes se ressemble à celle de Maalouf :

« Il m'arrive de faire quelque fois ce que j'appellerais mon examen d'identité, comme d'autres font leur examen de conscience. Mon but n'étant pas de retrouver en moi-même une quelconque appartenance essentielle dans laquelle je puisse me reconnaître, c'est l'attitude inverse que j'adopte : je fouille ma mémoire pour débusquer le plus grand nombre d'éléments de mon identité, je les assemble, je les aligne, je n'en renie aucun. » (Maalouf, 23)

Entretemps, au bout d'une période longue et sanglante, l'Algérie proclame son indépendance. Tous les français, les pieds noirs quittent le pays, mais la guerre civile est constante. L'histoire prend sa fin par la visite de Younes au cimetière, en France, d'Emilie, son grand amour est mort. A la fin du roman, après la visite de Younes, tous les amis se réunissent en France. Le fait que Younes rend visite également à ses amis en France montre son refus de faire un choix entre les siens et les *Autres* qu'on lui impose réduire son identité à une seule appartenance. Il refuse cette conception si étroite, si exclusive et si simpliste qui enserre l'identité, qui tente de la distinguer en parties.

4.CONCLUSION

Ecrire en langue du colonisateur est un choix conscient pour mieux s'exprimer et plutôt pour accéder à un plus grand public. La littérature postcoloniale est un contre-discours des textes canoniques européens. La langue est le domaine de lutte le plus important. En développant ce discours antagonique, les auteurs des pays ex-colonisés leur répondent à haute voix. C'est une révolte envers le discours dominant européen, une approche critique et interrogatoire. L'Occident redéfinit l'Orient et trace ses bornes en se basant sur les différences. Il croit et fait croire à l'infériorité de l'Orient. Les indigènes qui ne trouvent plus un espace à exister dans la vie sociale, ni culturelle, ni économique, ils sont réduits à rien. L'idéologie coloniale ne permet point à la formation d'une identité en entière, dans sa totalité. Younes ou Jonas lui aussi est un personnage dont l'âme est en morceaux. Mais à travers sa vie, il devient conscient que l'antinomie de l'identité est une question de perception européenne. L'Occident, qui considère tout ce qui ne lui appartient pas comme inférieur, barbare et sauvage, provoque cette question d'identité. Là réside l'essence de la problématique. Les différences ne nous font pas l'*Autre*, ce ne sont que des richesses de notre identité. Une fois qu'on est imposé de préciser une hiérarchie entre les appartenances, la totalité de l'identité se brise. C'est d'ailleurs justement ce qui caractérise l'identité.

« L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un patch-work, c'est un dessin sur une peau tendue ; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre. » (Maalouf, 34)

BIBLIOGRAPHIE

Césaire, A. (1956). **Discours sur le Colonialisme**. Présence Africaine, Paris.

Fanon, F. (2002). **Les Damnés de la Terre**. La Découverte, Paris.

Khadra, Y. (2008). **Ce que le jour doit à la nuit**, Juillard, Paris.

Luraghi, R. (1975). **Sömürgecilik Tarihi**, (Çev. Halim Aydın) E Yayın, İstanbul.

Maalouf, A. (1998). **Les Identités Meurtrières**, Grasset, Paris.

Moura, J-M. (1998). **L'Europe et l'Ailleurs**, PUF, Paris.

Saïd, W. Edward. (1999). **Sarkiyatçılık**, (Çev. Berna Ülner) Metis, İstanbul.

Sartre, J-P. (1948). **Orphée noir, Introduction à Léopold Sédar Senghor: Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache**, PUF, Paris.

Le matin. (2016). Dernière consultation. (Le 11 Octobre, 2017)

<https://lematin.ma/journal/2016/yasmina-khadra-presente-a-kenitra--la-derniere-nuit-du-rais-/247025.html>